

*Revue de Bibliothèque et Archives nationales du Québec.*  
Numéro 1, 2009, 123 p.

Éric Leroux

Volume 56, Number 3, July–September 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1029126ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1029126ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (print)

2291-8949 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Leroux, É. (2010). Review of [*Revue de Bibliothèque et Archives nationales du Québec*. Numéro 1, 2009, 123 p.] *Documentation et bibliothèques*, 56(3), 134–135.  
<https://doi.org/10.7202/1029126ar>

genres littéraires classiques, les policiers et les bandes dessinées ont accédé au statut de biens culturels consacrés. Il faut souvent passer par des œuvres liées à la tradition orale comme les mythes, les contes, les légendes. D'ailleurs, le conte est utilisé couramment par des professionnels comme outil thérapeutique en psychopédagogie et en thérapie familiale. En Amérique latine, au Mexique et même en France, on a noté le goût de la poésie chez les détenus, les jeunes suicidaires et les jeunes de la rue, celui des bandes dessinées chez les soldats blessés et celui des livres illustrés pour adultes en thérapie familiale.

La lecture mène à des ateliers d'écriture. Elle est alors utile en traitement psychologique pour augmenter l'estime de soi, pour montrer qu'on est capable de produire quelque chose et lire ensuite à haute voix le texte que le patient vient d'écrire.

Le livre est — ou plutôt pourrait être, car tous n'y ont pas accès — la demeure « naturelle » des exilés, leur consolation, une opportunité de transformer l'exil en atout, de lui donner valeur créative. Les livres sont hospitaliers et ils permettent de supporter les exils dont chaque vie est faite, de les penser, de construire nos maisons intérieures, d'inventer un fil conducteur à nos histoires, de les réécrire jour après jour. Cela a été vérifié chez les enfants d'immigrés en France, au Québec et dans des pays latino-américains.

Pour l'auteure, la bibliothèque est au cœur de la transmission culturelle pour autant que les livres soient en libre accès et que les usagers bénéficient de l'accompagnement de professionnels. Au sein de l'école, la bibliothèque devrait être un espace culturel plutôt qu'un appoint pédagogique. Elle a constaté que nombre de bibliothécaires imputent aux enseignants le peu de goût que les adolescents auraient pour la lecture, tandis que beaucoup de professeurs ignorent ceux qui font vivre la bibliothèque ou les voient comme de simples techniciens.

Être malhabile avec l'écrit est aujourd'hui un lourd handicap dans quantité de domaines. Il est beaucoup plus difficile d'avoir voix au chapitre dans l'espace public si l'on n'a pas la maîtrise de l'usage de la culture écrite. Le recours aisé à la culture écrite permet non seulement d'accéder au champ du savoir et de l'information, mais encore de puiser dans les immenses réserves de la littérature dont la richesse est sans doute inégalée pour se construire ou se reconstruire dans l'adversité.

On savait déjà que la lecture est un sujet complexe et fort riche qui peut être étudié sous diverses facettes et avec différents publics. Le livre de Michèle Petit nous présente la lecture vue par une spécialiste des sciences sociales œuvrant sur le terrain avec des clientèles ayant subi des traumatismes ou vivant dans des conditions difficiles. Il nous ouvre ainsi à des usages nouveaux de la lecture.

*Revue de Bibliothèque et Archives  
nationales du Québec.*

Numéro 1, 2009, 123 p.

Éric LEROUX  
EBSI, Université de Montréal  
eric.leroux@umontreal.ca

**A**U PRINTEMPS 2009, Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) lançait le premier numéro d'une nouvelle revue intitulée *Revue de Bibliothèque et Archives nationales du Québec*. Publication annuelle de très belle facture, la *Revue* favorise une approche pluridisciplinaire visant la publication d'articles d'érudition qui exploitent les fonds et collections de l'institution, ou encore la publication d'articles de recherche portant sur des sujets liés à l'histoire du livre et des bibliothèques au Québec. L'objectif est donc de mettre en valeur les collections de BAnQ par la diffusion du patrimoine documentaire québécois.

Le premier numéro, à partir duquel ce compte rendu a été rédigé, regroupe huit articles de fonds, fruits de collaborations diversifiées. Cinq articles relèvent de l'histoire du livre et de l'écriture, deux de l'histoire urbaine et un de la cartographie. Dans le tout premier article, Claude La Charité reconstitue la mise sur pied de la bibliothèque du Grand Séminaire de Rimouski entre 1855 et 1892. Grâce à l'analyse des *ex-libris* et *ex-dono* retrouvés, il remonte la filière des acquisitions et se penche sur le rôle déterminant de certains bibliophiles comme Jean-Charles Taché, l'abbé Georges Potvin et l'évêque Jean Langevin.

Stéphanie Danaux consacre son article au travail de l'artiste Henri Beaulac, un des précurseurs de la linogravure au Québec. Plus facile et plus rapide à exécuter que la gravure sur bois, la gravure sur linoléum offre un rendement plus élevé et un coût de production plus faible que sa principale concurrente. Trop peu connu aujourd'hui, Beaulac est pourtant l'un des illustrateurs les plus prolifiques des années 1930 au Québec. Grâce à une analyse minutieuse et pertinente de son œuvre et de ses influences, Stéphanie Danaux montre bien comment Henri Beaulac a contribué à l'autonomisation de la gravure québécoise face à la France et pourquoi il doit être considéré aujourd'hui comme une figure de proue du développement de la gravure moderne au Québec.

Parmi les riches et diversifiées collections de BAnQ, on retrouve un certain nombre de documents éphémères, dont des programmes de spectacle. Pour la période s'étendant de 1825 à 1899, Danielle Léger et Isabelle Robitaille ont recensé 117 programmes de spectacle, qu'elles ont analysés. Publication éphémère s'il en est une, le programme de spectacle n'en demeure pas moins une riche source d'informations sur la vie culturelle et sociale de son époque. Les auteures s'attardent à la matérialité des documents (format, typographie, imprimeurs, mise en page, iconographie) avant de livrer

plusieurs observations intéressantes sur les spectacles offerts au XIX<sup>e</sup> siècle. Il faut conclure, à la suite de cette démarche, que ce type de document offre un potentiel intéressant pour les chercheurs et qu'il faudra en tenir compte de façon plus systématique à l'avenir. Nous sommes redevables à Danielle Léger et Isabelle Robitaille de leur initiative.

Deux articles sont consacrés à l'histoire de l'écriture au Québec. Par une approche culturelle de la justice, Jean-Philippe Garneau se penche sur les archives judiciaires et les pratiques de l'écrit dans le Québec britannique de la période 1785-1825 : « À terme, l'étude montre que les usages de l'écrit comme les pratiques d'écriture évoluent rapidement et subissent une transformation importante au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle : le modèle anglais de la plaidoirie tend à s'imposer, donnant à l'écrit une formalisation accrue et à la joute oratoire des avocats une nouvelle dimension. » (p. 60). Dans la dernière partie de son article, Garneau démontre comment la multiplication des journaux au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle contribue à accroître la place de l'imprimé dans la diffusion des pratiques judiciaires.

Dans un tout autre registre, Pierre-Édouard Latouche se questionne sur le niveau d'alphabétisation des ouvriers au XVIII<sup>e</sup> siècle à partir d'une analyse de la signature chez les ouvriers du bâtiment à Montréal pour la période 1700-1750. Les sources dépouillées pour ce travail, en particulier les actes notariés des contrats de construction, montrent que les maçons, charpentiers et menuisiers montréalais présentent une maîtrise réelle de l'écrit avoisinant ou supérieure à celle des ouvriers de France. De plus, l'étude de la perquisition de 1741 prouve bien que « l'irrégularité des signatures des ouvriers du bâtiment à Montréal témoigne [...] de la complexité des rapports à l'écrit qui peuvent s'instaurer dans un contexte historique où la transition de l'oral à l'écrit n'est pas encore complétée » (p. 31).

Deux articles traitent des riches collections de BANQ sous l'angle de l'histoire urbaine. D'une part, François Dufaux et Sherry Olson abordent le cas de Montréal au lendemain de l'incendie majeur du 10 juillet 1852. Axée sur l'analyse de centaines d'actes notariés, leur étude des cinq premières années de reconstruction des propriétés de la rue Sainte-Marie fait la démonstration que l'incendie de 1852 a marqué un tournant majeur dans la configuration architecturale de la ville. La densification de la population, la nouvelle configuration des logements et la nouvelle façon de construire les habitations permettent à Montréal de se transformer, passant d'une ville commerciale à une ville industrielle. D'autre part, Barbara Julien se penche sur le cas du Foyer coopératif, une coopérative d'habitation créée à Chicoutimi en 1944. À travers l'analyse des caractéristiques de cette cité-jardin, elle montre, entre autres, comment le Foyer coopératif a participé à l'institutionnalisation du mouvement coopératif d'habitation au Québec.

Enfin, Jean-François Palomino relate le travail de deux cartographes du Siècle des Lumières, Jacques Nicolas Bellin et Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville. Grâce à leurs méthodes de travail rigoureuses et à l'appui de quelques scientifiques de l'époque, les deux cartographes ont « réussi à produire une image cartographique plus précise et plus détaillée que tous leurs prédécesseurs » (p. 86). Pour Palomino, il ne fait pas de doute que la géographie de l'époque est politisée, les cartographes devant servir avant tout le Roi et ses intérêts.

En somme, le pari de BANQ nous semble réussi. La nouvelle revue s'installe dans un créneau peu exploité au Québec, malgré la popularité grandissante de l'histoire du livre et de l'imprimé comme thématique de recherche. Compte tenu de la qualité des articles publiés dans ce premier numéro, la présidente-directrice générale de BANQ qui signe l'éditorial, Lise Bissonnette, a bien raison de positionner la nouvelle revue comme un joueur majeur dans le paysage des revues savantes au Québec : « Quitte à troubler un peu l'institution universitaire, nous avons alors décidé de revendiquer une place autonome dans la constellation scientifique, et une collaboration d'égal à égal. » (p. 5).

La Revue propose pour chaque article de fond un résumé en français et en anglais, ainsi que des notes biographiques sur leur(s) auteur(s). Fait à souligner, ce premier numéro est consultable gratuitement et dans son intégralité sur le site Web de BANQ à l'adresse : <[http://www.banq.qc.ca/a\\_propos\\_banq/editions\\_banq/revue\\_banq/numero1/index.html](http://www.banq.qc.ca/a_propos_banq/editions_banq/revue_banq/numero1/index.html)>.

Accart, Jean-Philippe. *Les services de référence du présentiel au virtuel.*

Paris : Électre-Cercle de la Librairie, 2008.  
283p. ISBN 978-2-7654-0969-4.

Audrey LAPLANTE  
Professeure adjointe  
EBSI, Université de Montréal  
[audrey.laplante@umontreal.ca](mailto:audrey.laplante@umontreal.ca)

**A** PRÈS AVOIR COÉCRIT *Le métier de documentaliste* (3<sup>e</sup> édition parue en 2008) avec Marie-Pierre Réthy, Jean-Philippe Accart signe ici un second ouvrage aux Éditions du Cercle de la Librairie. L'auteur, qui était responsable de l'information au public à la Bibliothèque nationale de Suisse au moment de la publication, puise dans son expérience pour nous offrir un guide pratique des services de référence en bibliothèque ou centre de documentation, que ceux-ci soient offerts sur place ou à distance.

En avant-propos, Accart souligne la pertinence de traiter conjointement les services de référence virtuels et en présentiel, lesquels sont « très liés » et « font appel à des compétences identiques » (p. 13). Il nous indique que le livre s'adresse à plusieurs publics, soit aux étudiants,